

J'avais à l'époque un collègue, aîné d'une promotion d'internat de médecine, dont j'appréciais la bonhomie mais aussi l'investissement et l'intérêt pour la clinique ; cette rencontre m'avait conduit à choisir de faire un stage en psychiatrie, dont je n'avais eu, jusque-là, aucun enseignement théorique. C'est là que j'ai entendu parler de psychanalyse pour la première fois. Ce collègue, pour l'heure chef de clinique, voulait être psychanalyste (depuis l'enfance !) et faisait souvent référence à la théorie analytique dans son approche clinique ; la carrière universitaire ne l'intéressait pas, contrairement à un de ses amis proche qui avait arrêté son analyse en devenant agrégé et chef de service de psychiatrie.

Je me permets d'évoquer ce contexte car c'est logiquement à ce collègue que je me suis adressé quand la souffrance est devenue telle que j'ai souhaité rencontrer un analyste. Il m'a alors donné une liste comprenant une quinzaine de noms, désignant les praticiens de la ville qu'il considérait comme étant analystes, en les répartissant selon des signifiants dont j'ignorais tout : "lacaniens", "freudiens", "kleiniens", "4^{ème} groupe". Les explications furent très succinctes. Cela peut faire sourire, mais je lui sais gré de m'avoir présenté de cette manière l'existence de différents courants dans la psychanalyse, sans porter de jugement sur l'un ou l'autre. J'ai su d'ailleurs plus tard que son analyste n'était pas lacanien, alors que celui que j'avais choisi l'était.

La demande d'analyse était motivée par un changement inattendu dans la constellation familiale et par la perspective de nouvelles responsabilités professionnelles ; le sujet était délogé de l'abri réservé que l'inhibition avait dessiné, le compromis symptomatique était encore moins efficace que d'ordinaire et les crises d'angoisse se multipliaient. Bref, l'assise du fantasme était ébranlée et l'économie de la jouissance dérégulée ; le sujet, dérangé de son assiette, faisait l'épreuve de sa division. Pas pour longtemps puisque la mise en place du transfert a produit assez vite un apaisement notable, par l'effet conjoint de la fermeture de l'inconscient (versant aliénation du transfert) et du fait que "le réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique."

Tout au long de la cure, l'analysant se sert de l'analyste pour ne pas faire d'analyse, pour que rien ne change, non pas dans sa vie, mais dans son rapport au savoir et à la jouissance ; il a pourtant, dès le début, le soupçon que l'analyste ne sait pas, mais c'est précisément ce qui installe la dimension de la supposition, pour le meilleur et pour le pire. Le "désir de l'analyste" de l'analyste est requis pour orienter la cure en déjouant les malices de la suggestion, les pièges de la méconnaissance, la passion de l'ignorance, du "je n'en veux rien savoir".

Mais ce désir, nécessaire à la cure, est-il suffisant à sa fin ?

Une scène, reconstruite, se présente à nouveau dans l'analyse, déjà longue : dans une voiture immobile, garée en ville, un petit garçon et une petite fille, frère et sœur, partenaires habituels de jeu ; les parents sont partis faire des courses. Jusque-là, l'évocation de cette scène s'accompagnait pour le sujet de l'attente anxieuse du retour du couple parental susceptible de lever la question de savoir ce qu'ils faisaient ensemble, et propre à faire repartir la voiture pour que "ça roule". La petite fille est là, mais laissée dans l'ombre, ignorée. Cette fois, l'accent s'est radicalement déplacé, le voile se lève sur la présence réelle de la petite fille. La scène regarde décidément le sujet qui supporte de s'y voir frappé de stupeur. C'est ce qu'il se retenait de savoir et c'est la retenue comme nom d'une jouissance perdue ; retenue qui trouvait à se loger au cœur même de la parole, pour la faire "emmitouflée" et inconséquente. Le sujet conclut en prenant acte de la disjonction du savoir et de la jouissance : il n'y a pas de savoir sur la jouissance mais seulement savoir qu'il y a la jouissance et qu'elle échappe au savoir ; pas de suprématie du Symbolique sur le Réel, mais Symbolique et Réel seulement noués borroméennement avec l'Imaginaire.

A ce moment-là, revient le souvenir du premier cartel auquel j'ai participé et dont l'objet était la lecture du *Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. J'avais présenté un travail sur le chapitre XVI (La lettre volée), dans lequel Lacan souligne l'existence d'impossibilités dans le jeu, dès lors qu'on adopte certaines conventions. Le Plus-Un m'avait alors posé la question suivante : " Le manque est-il dans le Réel ou dans le Symbolique ? " Il avait bien raison de me poser cette question et je l'en remercie, puisque j'ai répondu : "dans le Réel".

Je terminerai :

— en reprenant la question formulée plus haut : le désir de l'analyste, nécessaire à la cure, est-il suffisant à sa fin ? Ne faut-il pas quelque rencontre, quelque contingence (une crise institutionnelle par exemple) pour qu'un virage s'opère dans la cure, qui emporte l'analysant vers la décision d'en finir, sinon avec l'analyse, du moins avec l'analyste. La séparation d'avec l'analyste fait suite à la décision de s'en servir pour pouvoir cette fois s'en passer.

— en signalant l'intérêt pris à la lecture de "Résonances", résultat des travaux du Forum Initiative Option Passe (IFOP), cartel élargi dont le Plus-Un était Albert Nguyen, et publié avec le concours d'ATAL (Association Tarn-Aveyron-Lot) pour la psychanalyse. Travaux d'après la crise de 98, qui en soulignent les effets d'ouverture et de relance.

— en pariant sur l'EPCL, non sans avoir à l'esprit la remarque de Freud que tout commencement est frappé de tabou.